

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul,	\$1
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul,	\$1
Aux deux publications réunies,	\$2
Tout instituer s'abonnement et payer l'année entière, moitié prix que ci-dessus.	

PRIX DES ANNONCES.	
Six lignes et au-dessous, première insertion,	25 c.
Deux lignes et au-dessous, première insertion,	25 c.
Au-dessus par lignes,	25 c.
Toute insertion subséquente, le quart du prix de l'insertion.	

Education.

Industrie.

Progress.

Familien de la Revue Canadienne.

WILHELMINE.

LE CHATEAU DE BRISBERG.

A deux milles environ d'Innsbruck, non loin de la frontière de Suisse, et au milieu de ces rochers de marbre qu'entrepreneur des bois de sapins et que surmontent les blanches cimes des hautes montagnes du Tyrol, on remarquait, vers la fin du siècle dernier, un vieux château auquel sa construction massive, ses ramparts et ses meurtrières donnaient l'aspect sombre et imposant d'une forteresse. Ce château, qui pendant près de cinquante ans avait été abandonné par la noble famille à laquelle il appartenait depuis un temps immémorial, était devenu, à l'époque où commença ce récit, la résidence du baron de Brisberg, naguère chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse.

Par suite d'une de ces intrigues de cour qui privent souvent les princes de leurs plus fidèles serviteurs, le baron s'était démis, l'année précédente, de la place qu'il occupait auprès de sa souveraine, et, par dépit peut-être autant que par philosophie, il avait quitté en même temps la ville et la cour. Nous ne savons si, depuis huit mois que l'ex-chambellan vivait retiré en Tyrol, il n'avait pas regretté plus d'une fois la précipitation avec laquelle il s'était éloigné de Vienne; toujours est-il positif que sa nièce Charlotte de Klepfel, orpheline à qui il servait de père, ne laissait guère passer de jours sans se plaindre de la monotonie de l'existence qu'on menait au manoir.

L'espérance d'y voir bientôt arriver Ferdinand de Sturnitz, son fiancé et le pupille de M. de Brisberg, ainsi que le plaisir de se retrouver avec Wilhelmine, sa sœur de lait et la compagne des jeux de son enfance, avait cependant donné jusqu'ici à Mlle de Klepfel le courage de supporter l'ennui dont elle se sentait accablée. Ce n'est pas que la jeune et jolie Autrichienne n'eût pas assez le sentiment du beau pour ne point comprendre et admirer les splendeurs d'une nature aussi richement variée que celle qu'elle entourait, ni que son éducation ne fût pas assez complète pour lui fournir mille sujets de distraction; mais, comme beaucoup de femmes du monde, Charlotte ne se plaisait à cultiver les arts que pour augmenter, par des talens acquis, les brillants succès que lui valaient, dans les cercles aristocratiques de Vienne, les agréments de sa figure et de son esprit. De même, la contemplation des paysages les plus romantiques, les excursions dans les contrées les plus curieusement agrestes, n'avaient de charme pour elle qu'autant qu'elle pouvait s'y livrer avec une nombreuse et noble compagnie.

D'ailleurs, le château de Brisberg était, ainsi que nous l'avons déjà dit, une résidence un peu triste. C'était au premier étage que se tenaient de préférence M. de Brisberg et Mlle de Klepfel. Outre que les appartements y étaient moins vastes, la vue y était égayée par les sites diversifiés qu'on apercevait de chacune des fenêtres.

Assis sur le plateau d'un de ces monts qui s'échelonnent, pour ainsi dire, jusqu'à une hauteur incommensurable, le château de Brisberg ne possédait, dans l'enceinte de ses murailles, d'autre jardin qu'un terrain d'une médiocre étendue, entièrement consacré, sauf quelques carrés de gazon ombragés par des tilleuls, à la culture de plantes potagères. Mais, en arrière de cette féodale demeure, s'entassaient des rochers arides, de configurations bizarres, des montagnes aux versants couverts de pâturages, aux sommets couronnés de forêts, et enfin des pics dont la cime neigeuse se perdait dans les nues. Et si les regards se portaient en avant du manoir, ils planaient sur le Rosenthal (vallée des roses), ainsi nommé de la profusion de rosiers sauvages qui y croissaient.

C'était dans la direction du Rosenthal qu'un matin du mois de juin de l'an 1770, Mlle de Klepfel, debout près de la fenêtre ouverte de la chambre de son oncle, tenait ses yeux fixés, tout en conversant avec le baron à demi étendu sur un large canapé en velours cramoisi. —Oui, mon oncle, disait Charlotte, dont la voix naturellement sonore avait en ce moment cet accent argentin qui, chez les jeunes femmes, est presque toujours l'indice d'un vif mouvement de joie; oui, mon oncle, la résolution que vous venez de prendre est très-sage, très-humble très-.

Mais, interrompit le baron, je suis loin d'avoir pu, comme tu parais le penser, à l'égard de ce Baden, aucune résolution! Je t'ai dit seulement que peut-être ces eaux, qui ont guéri de longs rhumatismes le conseiller Muller et le comte Hartmann, agiraient efficacement contre ces insupportables douleurs de goutte dont j'ai senti les premières atteintes cet hiver.

D'après cet idée, comment serait-il possible, mon-oncle, que vous hésitassiez encore à aller passer un ou deux mois à Baden. —Je craindrais qu'on n'attribuât le séjour que

je fais en cette ville, si proche de Vienne (1), au désir de me rappeler à la mémoire de Sa Majesté l'impératrice, et de me faire réintégrer par elle dans mon ancienne charge.

—Si cela arrivait, vous en trouveriez-vous bien malheureux? demanda Charlotte.

Soit que l'ex-chambellan qui, sur le chapitre de sa retraite de la cour, n'était parfaitement sincère ni avec les autres ni avec lui-même, ne sût que répliquer à cette malicieuse insinuation de sa nièce; soit que, préoccupé de ses souvenirs, il n'y eût pas fait attention, toujours est-il qu'au lieu d'y répondre il demanda à Mlle de Klepfel ce qui la retenait si longtemps à la fenêtre.

—Mon oncle, c'est que je suis impatiente de voir arriver Wilhelmine. Elle m'apporte ordinairement à cette heure-ci le bouquet de roses et le panier de fraises qu'elle cueille pour moi tous les matins.

—Cette bonne Wilhelmine! reprit le baron; j'en ai tant pour toi le respect dû à une noble demoiselle, elle te chérit comme si tu étais sa propre sœur.

—Et je suis sûre, ajouta Mlle de Klepfel, que lorsque je lui aurai dit: «Ma chère Wilhelmine, je te demande comme un service de m'accompagner à Baden. . . »

—Comment! comment! s'écria M. de Brisberg.

—Sans doute, répondit Charlotte; aucune des jeunes paysannes tyroliennes qui remplacent auprès de moi cette ingrate femme de chambre que nous avons été obligés de faire reconduire à Vienne, parce qu'elle prétendait ne pouvoir pas supporter l'air vif des montagnes, ne serait en état de m'habiller, de me coiffer, comme il convient à une femme d'un haut rang de l'être . . . Wilhelmine, elle, est adroite, intelligente, dévouée. . .

—Mais, mon enfant objecta le baron, tu oublies que ta sœur de lait n'est pas libre maintenant de se donner d'elle-même suivant ta fantaisie. . . Ne doit-elle pas épouser, la semaine prochaine, Dieterich, le fameux chasseur de chamois?

—Eh bien! Dieterich attendra un peu! reprit Mlle de Klepfel, dont la bonté de cœur et la générosité de caractère se laissaient quelquefois obscurcir par ces mouvements d'égoïsme malheureusement trop familiers aux favoris du monde et de la fortune.

—Et si cette absence allait amener une rupture entre les deux fiancés? dit encore M. de Brisberg.

—A quoi pensez-vous, mon oncle? Wilhelmine est bien supérieure, sous tous les rapports, aux autres jeunes filles du Rosenthal, et Dieterich lui est trop attaché pour qu'il renonce volontairement à elle. . . Quand à sa fiancée, elle est trop constante dans ses sentiments pour manquer aux engagements qu'elle a contractés avec lui. D'ailleurs, je la prends sous ma garde et je veillerai sur elle.

A cette conclusion de sa nièce, le baron ne put réprimer un sourire sarcastique.

—Il me semble, remarqua-t-il à voix basse, que s'il y a une de ces deux jeunes têtes qui soit capable de diriger l'autre, ce ne peut être celle de Charlotte!

Cette dernière ne vit point le sourire et n'entendit pas l'observation de son oncle. A demi penchée hors de la fenêtre, elle jetait à une servante qui sortait du château pour aller puiser de l'eau à la fontaine, dans le vallon des roses, un petit papier sur lequel elle venait d'écrire quelques lignes au crayon.

—Tu remettras cela de ma part à Wilhelmine, expliqua Mlle de Klepfel à la jeune Tyrolienne.

Colle-ci répondit à sa maîtresse par un signe de tête affirmatif, et après avoir ramassé le billet tombé à ses pieds, elle se fit à descendre en courant, sa cruche vide à la main, le chemin qui conduisait, par une pente assez rapide, jusqu'à la grande route. Mais, parvenue à l'endroit, où plusieurs sentiers se liaient au chemin du château, la paysanne s'arrêta, et Charlotte, qui l'avait suivie du regard, distingua alors un cavalier, que les arbres touffus, à l'ombre desquels il s'avancait, ne lui avaient pas encore permis d'apercevoir. Le voyageur s'entretint quelques instants avec la jeune servante; puis tous deux se remirent en marche. La Tyrolienne suivit le sentier qui menait au vallon; l'étranger continua de gravir la montée qui aboutissait au manoir.

—Mon oncle! s'écria Charlotte, voici un hôte qui nous arrive. . . Si c'était Ferdinand! Malheureusement le soleil me donne en ce moment dans les yeux, de façon qu'il m'est impossible de voir ses traits. . . Avec cela, comme il est à cheval, je ne puis pas non plus le reconnaître à sa tournure.

—Voyons si je serai plus habile que toi, dit le baron en se levant. Et s'aidant de l'appui d'une grosse canne, il gagna la fenêtre.

—Ce cher Ferdinand! Je ne m'attendais pas, d'après la dernière lettre qu'il nous a écrite de Berlin, à le revoir avant une quinzaine de jours, continua le baron.

(1) On comprend qu'il s'agit ici de Baden, situé à peu de distance au sud de la capitale de l'Autriche, et non de la ville de Baden, située dans le duché de ce nom.

—Aussi n'est-ce point lui! dit Mlle de Klepfel d'une voix dont l'expression de regret était tempérée par celle d'une vive curiosité.

L'étranger, qui se trouvait maintenant assez proche du château pour qu'on pût analyser sa personne, était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, qui se tenait bien en selle, et qui salua avec empressement Mlle de Klepfel et son oncle, en les apercevant à la fenêtre. Alors, tandis que M. de Brisberg s'installait dans un grand fauteuil auprès d'une table à écrire, la coquette jeune fille courut se mirer dans une petite glace, à cadre et à pied d'ébène, placée dans un angle de l'appartement.

—Ma toilette est vraiment trop négligée pour que je paraisse, ainsi vêtue, devant un étranger, murmura-t-elle. . . Et ma coiffure! . . . Elle ne serait peut-être pas trop mal si y avait seulement un *ail de poudre*!

Aussitôt la jeune fille s'esquiva par une porte donnant sur un corridor. Presque au même moment, le valet de chambre de M. de Brisberg entra annoncer à son maître que M. le comte Zaporini faisait demander à M. le baron s'il pouvait avoir l'honneur de lui présenter ses devoirs.

—Le comte Zaporini! répéta le baron. Tous ceux qui portent ce nom illustre ne peuvent manquer d'être bien accueillis chez moi. Conduisez ici le comte, en le priant de m'excuser de ce que je ne vais pas au-devant de lui. . . Cette maudite goutte me cloue sur mon fauteuil!

—C'est singulier, ajouta M. de Brisberg, en se parlant à lui-même pendant que son valet de chambre allait transmettre sa courtoise réponse au jeune étranger; c'est singulier! Je croyais que la famille des Zaporini était éteinte depuis plusieurs années!

II.—LE VALLON DES ROSES.

Cependant la servante tyrolienne, après avoir donné au cavalier avec lequel elle s'était rencontrée les renseignements qu'il lui avait demandés sur les propriétaires du château de Brisberg, était précipitamment descendue dans le vallon.

Rien de plus délicieux que l'aspect du Rosenthal à cette époque de l'année, et le voyageur qui y pénétrait après avoir erré parmi les stériles rochers dont le vallon était entouré, devait se sentir heureux de pouvoir reposer sa vue sur la verdure panachée de blanc de houblon alors en fleur, ou sur celle plus éclatante des feuilles larges et lisses du maïs, dont les grains commencent à blanchir. Ça et là, des bouquets d'arbres sylvestres protégeaient de leur ombre les petits jardins des habitations rustiques éparses au milieu de la vallée ou groupées au pied des montagnes. La teinte jaunâtre des murs de ces chaumières, toutes construites en une espèce de grès particulier à ce pays, disparaissait aux regards sous la tenture de vigne dont ils étaient décorés. Sur le toit moussu de quelques-unes de ces cabanes retombaient gracieusement les ramures flexibles du génet, qui croissait dans les fentes des rochers, ainsi que l'épinevêtte et le cycliste. Et, de divers côtés, des torrents se précipitaient en nappes transparentes ou en cascades écumantes dans le vallon, qu'ils sillonnaient ensuite en tous sens.

Cette charmante vallée possédait une fontaine toujours alimentée par une source où l'on venait non-seulement du château de Brisberg, mais encore de plusieurs hameaux des environs, s'approvisionner d'eau pour boire. Bien que cette source ne se trouvât pas éloignée de la demeure de Wilhelmine, la jeune servante qui, après un moment d'hésitation, avait pris le parti d'aller d'abord puiser de l'eau à la fontaine, fut assez satisfaite, en y arrivant, d'y rencontrer la sœur de lait de Mlle de Klepfel, à laquelle elle remit le billet dont l'avait chargée sa maîtresse.

Dès qu'elle eut lu les quelques mots tracés sur ce papier, Wilhelmine posa sur sa tête le grand vase de terre brune qu'elle venait d'emplir d'eau, et avant de s'éloigner, elle dit à la jeune fille, très-curieuse de connaître le contenu de ce papier, qu'elle aurait sans doute eu l'indiscrétion de lire, si elle eût été aussi savante que la fiancée du chasseur Dieterich:

—Tu diras à mademoiselle que dans une demi-heure je serai au château.

Wilhelmine était une belle fille de dix-huit ans, dont la taille souple et bien proportionnée se dessinait avantageusement sous un corsage de velours noir adapté à une jupe de toile de coton de couleur claire. Au lieu de renfermer les tresses de leur riche chevelure sous un toquet d'étoffe noire bordé d'un galon d'or ou d'argent, ou sous un disgracieux bonnet de coton garni de franges, comme le font les montagnardes du Tyrol, les femmes du Rosenthal laissaient, à l'exemple des Suissesses leurs voisines, pendre jusqu'à leurs talons leurs cheveux nattés, et se contentaient de poser sur leur tête, lorsqu'elles sortaient de leur demeure, un simple chapeau de paille de forme ronde, sans rubans ni ornements d'aucune sorte.

Les traits réguliers de Wilhelmine avaient ce caractère de résolution qu'acquiert ordinairement la physiologie des femmes comme des hommes dont l'esprit et le corps sont également vigoureux. Cette énergie morale et physique, dont quelques organisations sont douées presque dès leur naissance, se développe et se fortifie d'autant plus qu'elle est fréquemment exercée;

aussi doit-elle être le partage des habitans de ces contrées, qui à chaque pas, à chaque instant, risquent de se voir soudainement pulvérisés par la chute d'un bloc de rocher, ou mortellement atteints par quelque-une de ces énormes masses de glace qui font irruption dans les vallées, ou bien encore ensevelis vivants sous une avalanche.

MME CAMILLE LEBRUN.
(La suite prochainement.)

Article lu devant la Société des Amis, 1oct 1847
ESSAI SUR DES MOYENS D'INSTRUCTION
PUBLIQUE DANS LE BAS-CANADA.

Mes amis,
Après tant de cris et d'efforts, de statuts allongés et raccourcis tour à tour, par force amendemens, sur l'instruction publique; n'est-ce pas-tems que quelqu'un demande ce qu'a produit tout cela?

La loi veut que nous nous instruisions et elle nous prescrit comme moyens, des écoles primaires, des écoles modèles qui toutes sont bien payées; mais progressent-elles? Et supposez que toutes ces écoles progressent, a-t-on pourvu à des moyens, pour empêcher ces principes d'instruction de se perdre chez le peuple de la campagne, à qui ils paraissent principalement destinés, une fois qu'ils les aura reçus?

On ne doit pas s'étonner des entravés que la masse du peuple a suscitées à l'introduction de la loi des écoles; dans tous les temps et dans tous les pays, le peuple ne prise généralement les choses nouvelles ou les systèmes nouveaux, que d'après le profit immédiat qu'ils lui rapportent et il calcule rarement leurs suites, même excellentes, qu'il peut prévoir, quand l'avenir seul et le tems les lui doivent procurer.—D'ailleurs, cet élan qu'on s'efforça de donner à l'instruction publique, on l'appuya sur le système des taxes foncières, toujours redoutables pour qui en est à son essai comme nous l'étions; la répugnance qu'on a pu avoir à une introduction qui se faisait sous des auspices aussi peu favorables, était donc bien naturelle. L'administration qui promulgua cette loi, n'avait pas la confiance publique: on craignait qu'il n'ayant pas ménagé les intérêts politiques de cette partie de la province, elle ne voulût traiter de même les intérêts des individus; que ce système d'instruction, le tems ne le fit évanouir et que les taxes, son véhicule, ne restassent seules; que comme un joyaillier malhonnête, l'administration ne nous donnât, enfin, un bijou doré, pour de l'or pur, des taxes, cachées sous le bill des écoles, dont les difficultés communes à toute mesure nouvelle, useraient bientôt la dorure, pour ne nous laisser à la fin, que le cuivre à nu, les taxes seules.

On crut avec raison que l'ignorance était chez nous une trop vieille habitude, un mal trop enraciné, pour le tolérer encore, on décréta les taxes comme le plus prompt remède; le plus prompt remède, je le veux, mais remède extrême et qui ramène toujours violemment à la santé, quand il ne tue pas. On crut que le besoin général et pressant d'instruction commandait le concours universel et surtout simultané de toutes les volontés, ou mieux de toutes les bourses, on décréta encore des taxes. A Dieu ne plaise, que je veuille critiquer l'introduction des taxes, dans son sens absolu, par rapport aux écoles, mais je crois seulement, que relativement à l'état des choses, elle était prématurée et que les taxes étaient contre-ignorance un émetique trop dangereux, pour qu'on ait dû le prescrire d'abord et sans essais préalables de moyens plus doux. L'indication que je ferai tantôt, de quelques uns de ces derniers moyens, qu'on aurait dû essayer, suivant moi, avant les taxes, et qu'on pourrait faire valoir encore avec succès depuis leur introduction, démontrera suffisamment l'espérance, la justesse du reproche que je fais à cette innovation, d'être venue trop tôt et d'avoir excité par son introduction trop hâtive, une antipathie contre des mesures, même excellentes, dont elle n'a été que le canal et que l'on a condamnées d'avance et comme *inodium auctoritas*.

La protection que la législation semble si chaleureusement accorder à l'instruction publique, ne peut s'étendre qu'à un but très-général, les détails particuliers de cette instruction sont réservés comme de droit, aux intéressés. La loi ne peut en effet, prescrire telle partie plutôt que telle autre partie, non plus que le degré d'instruction que l'on doit puiser dans les institutions qu'elle encourage, ce serait tyrannie. Ce qu'elle doit vouloir et qu'elle veut en effet que l'on trouve à son école, c'est n'est pas la clef toute faite des sciences ou des arts, c'est seulement le fer ou la matière pour l'en forger; la lecture, l'écriture, le calcul, qui constituent la base première de l'instruction, comme elle l'entend, voilà ce à quoi se borne strictement son encouragement; le bien personnel que le particulier retirera de ces rudimens, sera une conséquence du plus grand ou du moindre degré de sagacité qu'il aura, ou d'aptitude et d'esprit de recherches qu'il mettra, à les faire profiter. Mais ces principes de lecture, d'écriture et de calcul, une fois acquis chez nos cultivateurs, par exemple, puisque c'est eux qu'on veut instruire en dépit de tout et quand même, a-t-on pourvu à des institutions publiques à la portée de tous, pour

faire germer cette somme d'instruction, pour l'encourager, la fortifier par l'excitation d'une émulation bienfaisante, ou la conserver même seulement? non, pas la moindre.

N'est-il pas à craindre, que sans encouragement pour cette instruction primaire qu'on aura une fois incuquée au peuple, elle ne se perde chez la plus grande partie, et qu'ainsi cette instruction projetée pour le grand nombre, ne soit plus que ce qu'elle est aujourd'hui, ou à peu de différence près, une exception. Je ne veux que l'exemple palpable, pris parmi la classe que l'on veut instruire, à tout prix. Je suppose un de nos jeunes cultivateurs doué comme ils le sont tous, de cette intelligence qui plus éclairée, nous distinguera sans doute un jour: je veux qu'il ait fréquenté jusqu'à seize ans, l'école de son arrondissement; qu'il sache lire, écrire et compter et qu'il se destine à l'agriculture: que fera ce jeune homme au sortir de l'école?

Croit-on que les longs et incessants travaux des champs, pourront lui permettre le loisir, (à moins de raisons liées intimement à sa profession ou à ses affaires) de faire fructifier l'instruction qu'il aura reçue; non jamais, et l'expérience qu'on en voit faire tous les jours à des contemporains, ne doit pas nous faire raisonnablement espérer, que nos petits neveux auront un meilleur sort. A moins d'un goût et d'une inclination naturels, il ne lira d'abord, à peu près, que l'office de la messe; puis il oubliera de lire, puis il prendra l'habitude de ne plus lire, car cette habitude se voit souvent; adieu donc, tous les plans qu'une loi bienfaisante a eus en vue. Au sortir de l'école, la loi abandonne son élève trop à lui-même, à lui seul. Et voilà le mal. C'est déjà beaucoup sans doute que cet effort de la législation, pour instruire le peuple; mais sa sollicitude doit-elle se borner à lui dire; vous devez apprendre à lire, à écrire, à compter; du moins vous payerez pour cela, une somme égale à celle que je vous fournirai; mais quant aux moyens de faire fructifier ces rudimens, vous les chercherez; vous achèterez des livres, anglais, (sinon vous payerez la douane sur ceux que vous ferez venir de France) et comme un élève des sciences, vous laisserez la bœuf et charrua, et puis vous irez pâlir sur des *in-quarto* ou sur des journaux que vous paierez bien cher, pour connaître vos droits, vos intérêts politiques par vous-mêmes; pour apprendre de la bouche d'autres, que de celles de vos mandataires au Parlement, comment ils remplissent le mandat que vous leur avez confié; pour apprendre si l'administration qui vous gouverne empêche sur vos droits: vous lirez, étudierez, méditez le statut de votre capitaine de milice, pour connaître la loi nouvelle qui régira l'enclos de vos terres, ou la mitoyenneté des travaux d'entre vos voisins et vous. Est-ce là l'encouragement de l'instruction: de l'abbécédaire, je le veux, mais de l'instruction comme on doit vouloir qu'elle soit, mais de l'instruction qui forme un peuple, je le demande?

La législation en bornant ses soins à ces premiers éléments, arrête donc un progrès, sans lequel, le but, je ne dirai pas quelle a celui là rééssira sans doute) mais celui qu'elle doit avoir, deviendra caduc; c'est l'étrange anomalie de la protection pour ce qui est bien, sans encouragement pour ce qui est mieux, et ce sera, je le crains fort, pour nous, le *ridiculus mus* de la montagne en travail, et encore de la montagne, dont on aura payé chèrement et d'avance l'accoucheur.

Que faire donc? Quels moyens employer pour extirper le mal déjà fait et prévenir celui à venir! Je devrais m'arrêter ici, me contenter d'indiquer ces maux, et laisser à d'autres plus habiles, le soin de chercher les remèdes, mais, mes chers amis, c'est un essai que je lis, et que je n'impose à personne; vous me tiendrez compte de ma bonne volonté j'en suis sûr, cela me suffit.

Un premier remède qui se présente à moi, et qu'on aurait dû essayer avant d'en venir au système toujours odieux des taxes, et que l'on pourrait faire valoir depuis leur introduction; c'est l'excitation de l'émulation; elle a beau champ dans ce pays.

Le canadien, avec un cœur ardent, est néanmoins généralement peu entreprenant; il est surtout très apathique, pour ce qui regarde les travaux purement intellectuels. Mais il est vain et envieux; ce qu'il croira devoir lui produire une plus grande somme de bien-être, soit du côté moral, soit du côté purement matériel, il ne l'essayera pas, tant que ses voisins, ou gens de même classe que lui, en seront au point, qu'il est lui-même. Il désirera bien, être comme eux, en fortune, en science, en bien être; voilà où se borne son ambition, elle n'ira pas plus loin sans impulsion, mais aussi, elle fera tout pour s'y rendre. Mais que ceux qu'il fréquente, ses voisins, par exemple, ou gens du même genre d'industrie ou même métier que ceux qu'il exerce, aient trouvé ou appris et fait valoir, ce même moyen qu'il avait trouvé lui-même d'abord, sans le mettre en usage; la même raison qu'il avait de ne pas faire valoir ce moyen, alors que ces voisins n'étaient que ses égaux, lui fera mettre en pratique depuis qu'ils sont devenus ses supérieurs, et cela pour être encore leur égal, et il s'arrêtera encore là.